

d'autre cause que la leur, soit aux pieds de quelque beauté, soit pour désarmer le courroux paternel quand quelque escapade leur amenait une mercuriale cent fois méritée.

Parmi eux était le jeune homme que nous avons vu lever la vanne et causer avec Marielle.

Il se nommait Georges de Valréaz et était le fils d'un magistrat de Bordeaux.

De taille moyenne, mince et vigoureux à la fois, il avait une imagination pleine de fraîcheur et une volonté pleine d'énergie, ses traits un peu pâles étaient doux et délicats comme ceux d'une femme, mais ses grands yeux bruns brillaient d'une ardeur toute virile.

Comme ses compagnons, il était vêtu avec une grande élégance.

—Eh bien! tu sais Valréaz, ce n'est pas chic... quoi, l'idée de cette excursion est de toi et tu nous lâches, fit un grand jeune homme blond.

—Oui, reprend un autre, c'est vous, mon cher, qui avez émis le projet, que nous avons adopté à l'unanimité, de visiter entièrement le littoral de Normandie et de Bretagne... nous ne comptons encore que cinq ou six étapes et déjà vous en avez assez.

—Cette plage ignorée, ce petit coin de terre me semble si joli que je désire y rester encore quelque temps, répondit de Valréaz d'un air embarrassé.

—Eh! dit Julien, le fils d'un financier, petit jeune homme aux cheveux rares, ne taquinez donc pas Valréaz, il est un peu artiste, vous savez, et il désire peindre notre petit domaine sur toutes ses faces, et sous tous ses aspects, la nuit, le jour, effets de soleil et de lune, d'ombre et de lumière.

—Je ne lui connaissais pas ce talent, objecta l'un d'eux.

—J'ai bien envie de me dévouer et de rester à lui tenir compagnie, dit celui qui avait parlé le premier.

—Gardez-vous en bien, ami Gontran, l'air n'inspire ce cher Georges que dans la solitude, et il l'aura complète, car mon père est déjà de retour à Paris et nous partons ce soir, fit le jeune châtelain d'un

air entendu.

—Alors ça ne contrariera pas ton père que je reste chez toi?...

—Pas du tout, cher ami, pas du tout, il en est enchanté seulement, comme domestiques, il faudra que tu te contentes du petit nombre qui reste ici.

—Oh! je ne suis pas exigeant et Etienne, mon valet de chambre, me suffirait même, à la rigueur.

—C'est possible, mais la cuisine qu'il te ferait laisserait à désirer, auprès de celle que te confectionnera Véronique, qui n'a pas sa pareille pour certains mets.

—Je m'en suis aperçu, répond Valréaz en se levant, puis, prenant sur un banc sa lunette marine, il s'éloigne de quelques pas et regarde dans la direction de Veulettes.

—Moi, reprit Gontran à voix basse, on ne m'ôtera pas de l'esprit que Valréaz est amoureux et que sa dulcinée habite ces parages.

—Et quand cela serait, riposte Jules Beaussard, chacun de nous ne l'a-t-il pas été, plus ou moins.

—Quelle serait donc celle qui enflamme le cœur du beau Valréaz, demandent plusieurs voix.

—Ah! pour cela, mystère complet, fait Gontran.

—Il n'est pas vraisemblable qu'il se soit épris d'une fille de ces côtes, paysanne ou pêcheuse, quoique quelques-unes d'entre elles aient de bonnes joues bien fraîches et des lèvres vermeilles.

Jules Beaussard se mit à rire.

—Tu en sais quelque chose, toi...

—Peut-être...

—Est-ce qu'il revient quelque dame blanche dans ton château? interroge-t-on.

—Pas que je sache, répond Jules.

—Il faut qu'il y en ait une qui se soit révélée à Georges, car il a trop de goût pour s'éprendre d'une grossière paysanne, lui, le lion à la mode.

—Ah! répondit étourdiment Beaussard, celle qu'il recherche serait l'objet de votre admiration à tous, si vous la voyiez vêtue chiquement.

—Vraiment... et le nom de cette beauté?...